

Non, je ne quitterai pas ma maison, j'aime bien être chez moi, je sais où se trouvent la salle de bains, la cuisine, le salon. J'ai peur de me perdre, j'ai peur de tout perdre.

Tahar BEN JELLOUN, *Sur ma mère.*

«C'est pour trois jours!»

Nous sommes le 19 janvier 2005. Tu viens d'en prendre pour cinq ans, mais tu ne le sais pas. Nous non plus.

À n'en pas douter, nous presentons la difficulté de l'entrée dans cet établissement. Nous ne sommes pas trop de quatre pour t'escorter. Est-ce pour nous rassurer mutuellement ou pour t'entourer? Sans doute une ambiguë combinaison de ces deux motivations. Ma sœur m'accompagne, ainsi que deux cousines, dont une infirmière. On n'est jamais trop prudent. Et pourtant, ce n'est pas gagné. Tu refuses ton admission dans cette maison de repos. Catégoriquement. Ton énergie est aussi désespérée que celle d'un bambin qui, lors d'une première journée d'école, reste accroché aux jupes de sa mère. Sauf qu'ici, la mère c'est toi, bien que tu tiennes le rôle du bambin. Et nous, tes enfants, par une contorsion de la vie qui inverse les rôles, nous t'entraînons dans cette cour qui n'a rien d'une cour de récréation. Elle te tiendra maintenant lieu d'un nouveau chez-toi. Enfin, si peu. Tu ne le comprends pas et l'admetts encore moins.

La chambre dans laquelle nous entrons est carrée.

Autant que ton refus. Deux lits, qui ont dû connaître une vie antérieure à l'hôpital, squattent la majeure partie de l'espace. Le restant est abandonné à deux fauteuils et deux petites tables. Dans un coin, un cabinet de toilette à partager avec ta colocataire. Celle-ci, M^{me} B., assiste étrangère à notre séance de négociation. Réflexion faite, *négociation* est un bien grand mot. *Coercition* serait sans doute plus approprié. Mais cette connotation violente du vocabulaire n'intègre pas notre bagage familial. Dès lors, nous tentons de te convaincre. Avec des arguments aussi creux que ceux de parents de jeunes enfants qui leur assènent des « C'est pour ton bien » ou des « Tu comprendras plus tard ». Sauf que pour toi, « ton bien » est ailleurs et qu'il n'y a guère de « plus tard » qui vaille.

Au mur, devant la table de M^{me} B., sont accrochées des photos: mari, enfants, petits-enfants... Elle, également, en différentes versions, dont les dégradés de jaunissement permettent de reconstituer la chronologie. Prévoyants, nous avons apporté quelques clichés pour t'aménager un environnement familial, au moins virtuellement, à l'opposé du cadre familial que tu as perdu en pénétrant ici. Quelques bouts de papier te restituent des visages connus et aimés. Leur présence ainsi simulée occulte mal leur absence effective. Évoquer une vie révolue par la grâce de quelques portraits punaisés suffira-t-il à te permettre d'endurer un présent que tu récusés? Ou, au contraire, cette incantation au souvenir ne t'enlise-t-elle pas encore davantage dans une nostalgie qui le dispute à la révolte? N'y a-t-il pas une part de cruauté à te confronter ainsi à ces traces heureuses, mais dont aujourd'hui tu ne perçois plus les vertus? C'est qu'une photo ne génère pas nécessairement le soutien. Elle possède un capital de mélancolie qui, pour toi, réveille le regret et,

pour nous, son corollaire, le reproche. Par cet affichage mi-délicatesse, mi-subterfuge, nous croyons adoucir ton exil. Au moment de t'établir dans ce que nous voudrions être un refuge, ne sommes-nous pas en train de t'enfermer à double tour dans un piège dont, avec le temps, nous allons découvrir les vicissitudes ?

Après moult palabres aussi interminables que vaines, il a bien fallu partir. T'abandonner à cette retraite imposée. Maison de retraite qu'ils disent. Retraite, certes. Maison, cela se discute.

Je ne me rappelle plus vraiment comment nous nous sommes extirpés de ce mauvais pas. Au moment de franchir la porte de cette résidence, je ne soupçonne pas que nous venons d'entrer dans l'ère de la ruse et de l'esquive. Pour longtemps. Trop.

Nous savons tout l'une de l'autre, de la misère de nos parents vieillissants, de la détresse que nous cause le délabrement progressif, inexorable, de leur vie. Nous savons qu'au-delà du fardeau qu'il nous fait porter au jour le jour, c'est l'image de notre propre vieillissement que nous contemplons, à cru et en pleine lucidité.

Pierrette FLEUTIAUX, *Des phrases courtes, ma chérie.*

Cela commence à la Toussaint précédente. *Commence...*, façon de parler. Sans vouloir faire injure à tes quatre-vingt-trois automnes, quand commencent vraiment nos histoires? Si ce n'est là où nous décidons qu'une péripétie amorce un récit qui nous importe. Et nous emporte. Début novembre 2004 donc. Tu es partie avec ton compagnon rendre visite à ses cousins d'Ardenne luxembourgeoise. Tradition familiale et célébration des défunts obligeant.

Depuis quelques années, tu as noué cette relation avec un collègue de notre père décédé en 1980. Tu l'as retrouvé aux rencontres amicales organisées pour les anciens membres de cette institution sociale pour laquelle ils travaillaient tous les deux.

Je suis incapable de situer le début de cette liaison, que tu nous as d'abord cachée, à ma sœur et à moi. Tu t'es préalablement confiée à la femme de notre cousin, avec laquelle tu entretenais une connivence privilégiée. Notamment pour lui demander si tu avais droit à cette deuxième chance. Nous, ma sœur et moi, n'avons été

mis au parfum que tardivement, tant l'absence de parole intime nous colle à la peau. Ou plus discrètement encore, sous la peau. Entre pudeur et embarras, une sorte de *no word's land*, un terrain vague du non-dit en quelque sorte. Les réseaux n'étaient pas encore devenus prétendument « sociaux », comme ils le sont aujourd'hui, mais cela n'aurait rien changé à l'affaire. Notre commune réserve aurait certainement résisté à cette débauche de mots en pagaille. La pagaille n'est pas notre genre. L'excès pas plus.

Novembre est humide. A fortiori en Ardenne. Tu as glissé sur un seuil. Verdict : fracture du col du fémur. Celle-ci signera l'arrêt de tes escapades amoureuses au long cours. Et ton assignation à résidence dans des lieux que tu ne reconnaîtras plus comme tiens. On t'a ramenée en ambulance à l'hôpital de V. où, avec ma sœur, nous t'avons retrouvée. Aux urgences. Un terme dont la retraite avancée te dispensait depuis plusieurs années déjà. C'est l'ici et le maintenant qui rythmaient tes journées. Ici et maintenant, quand un infirmier veut te manipuler, tu hurles de douleur. Nous ne t'avons jamais connue en pareil état. Dans cette antichambre des soins, la discordance entre notre image de toi, celle que nous avons de toi, et celle que tu donnes à voir déclenche compassion et gêne. Nous tentons de te calmer, avant qu'on t'emmène pour traiter ta fracture.

Attente. Retrouvailles ensuite dans une chambre pour une hospitalisation dont la courte durée nous surprend. Autant que ta récupération fulgurante qui semble faire fi de ton âge. Est-ce ta santé qui explique cette célérité ? À moins que ce ne soit les progrès de la médecine ? Ou les exigences comptables des hôpitaux ? Nous n'avons guère le loisir de nous appesantir sur ces questions qu'il nous faut déjà affronter l'étape suivante : tu réintègres ton habitation,

à plein temps, mais à espace partiel. Les étages te sont dans un premier temps devenus inaccessibles. L'hôpital s'invite dans ta salle à manger sous la forme de la location d'un lit qui rappelle celui que tu viens de quitter et en annonce d'autres que nous n'imaginons pas ou auxquels, dans notre naïveté, nous ne souhaitons pas penser.

J., ton compagnon, traverse la moitié de la Belgique pour partager avec toi des week-ends prolongés. Avec son aide, tu réintègres ta chambre à coucher à l'étage. Jusqu'à ce 30 décembre 2004. Dans la matinée, il me téléphone. Il m'annonce que tu es assise en travers de l'escalier et que tu refuses pareillement d'avancer ou de reculer. Je te trouve effectivement, à mi-chemin entre le rez-de-chaussée et le premier étage, recroquevillée en pyjama, J. impuissant à tes côtés. Nous parlentons sans bien comprendre ton attitude. Incapacité de te mouvoir ou opposition, inexplicquée pour nous, inexplicable pour toi? Finalement, je te soulève à grand-peine pour amorcer une descente vers ta cuisine. Je suis plus essoufflé que toi par l'effort fourni. C'est que c'est lourd une mère, le poids de ses années, de ses contestations d'aujourd'hui, de ses non-dits d'hier, de ses supplications à venir. J. semble rassuré. Je téléphone à ma sœur. Nous convenons d'appeler ton médecin traitant. Il décide que tu ne peux demeurer seule. Conséquence: une nouvelle hospitalisation.

Arriver dans un hôpital un 30 décembre avec sa mère âgée, atteinte d'on ne sait quoi : est-ce dans ma tête ou dans le regard des soignants que naît cette interrogation coupable de fils indigne? Je me raisonne: ma maison trop petite ne permet pas de t'accueillir. Ton compagnon doit retourner dans sa famille pour le réveillon et ne peut donc rester avec toi. Venir habiter chez toi est difficile. Pourquoi

des solutions qui auraient été envisageables quand tu avais notre âge ne le sont-elles plus aujourd'hui?

Un séjour de deux semaines dans une clinique où peu à peu tu retrouves ta mobilité. Un peu trop au gré du personnel qui n'arrive pas toujours à te suivre dans tes déambulations. Quand nous te rendons visite, nous te trouvons habillée « en civil », loin de la tenue standardisée du malade à la chemise ouverte dans le dos, aussi improbable qu'indécente. Mais peut-être est-ce finalement la fonction de cette brèche vestimentaire que d'arrimer les pudiques à leur couche?

Il devenait urgent de te chercher un nouvel asile. *Asile...* Les mots acquièrent parfois au fil du temps une telle perméabilité ou altération sémantique qu'ils rassemblent d'un seul tenant les notions de refuge, d'abri, de calme, d'hospice et de sérénité. Pour cette dernière, et dans ton cas, cela reste à vérifier.

Destination maison de repos. Pas si vite. Dans la région, pas de place immédiatement disponible. Du moins dans celles qui nous agrément. Curieuse démarche que celle qui consiste à visiter par procuration un hébergement qu'on n'occupera pas soi-même et dans lequel il faut projeter tes attentes incertaines, tes habitudes à recycler, tes pas aujourd'hui hésitants, tes craintes à rassurer, tes envies à reconstituer... Le tout à partir d'un mandat autoproclamé d'enfant assurant à rebours l'autorité parentale.

Une place se libère dans une petite institution d'une vingtaine de lits. À deux kilomètres de mon domicile. Le nom de l'institution contracte le soleil et l'azur en un néologisme dont la fonction publicitaire n'échappe à personne. Et ce n'est pas parce que l'endroit est intitulé pompeusement « domaine » qu'il acquiert une force de conviction supérieure. Si le cadre extérieur est plaisant,

à l'abri des bruits de la ville, la chambre qui nous est proposée ne nous convainc pas. Elle est petite, cela sera le lot commun des propositions que nous recevrons. Mais, de plus, l'unique fenêtre donne à moins d'un mètre sur un mur à la grisaille aussi sympathique qu'une descente en morosité. Du coup, l'étiquette tout empreinte de soleil et d'azur pâlit et semble renoncer à ses prétentions. Notre renoncement guide nos pas vers la sortie.

Finalement, tu seras admise dans une résidence proche de la tienne, en face de l'église paroissiale. Te voilà en terrain connu. Trop peut-être, car tu as vite compris que tu es à deux pas de ton vrai chez-toi. Une proximité qui fera l'objet de perpétuelles négociations dans les mois à venir. Avec ma sœur, nous n'allons pas tarder à mobiliser nos capacités de diplomatie, de ruse et surtout de temporisation. D'atermoiements en échappatoires, nous devons cultiver notre créativité. Mais une créativité amère. *Ah, mère...*